

des professionnels. Il détache les figures héroïques, souligne l'importance des inscriptions, qui font retrouver Açoka derrière Prayadesi (Piyadasi) comme Chandragupta derrière Sandracotta, signale le problème des échanges entre hellénisme et bouddhisme, analyse les doctrines – c'est là, fatalement, que se mesurent les hauteurs de plafond : « Le bouddhisme n'a pu enfanter qu'une littérature insensée », « Le bouddhiste n'a su qu'endormir les peuples ». Comme d'habitude, la dévotion à la culture gréco-latine exclut les sagesses rivales. Cependant un esprit curieux, que d'abord l'Asie a séduit par sa défroque, accède à une valable rêverie historique par les stimulantes péripéties de la science. Telle a été, pour une part, l'aventure de l'esprit occidental.

La fiction

L'Inde est quelque chose que l'Occident recommence d'attendre. Contiguë à l'influence de l'aventure et la doublant, inépuisable est l'influence de la féerie orientale. Le prestige du voyage avançait, par la popularité du Prêtre-Jean, de Marco Polo, les grandes navigations ; l'attrait des *Mille et Une Nuits* en hérite et le multiplie après elles. C'est lui qui par-dessus tout meut Balzac. Vers quoi, on l'a vu. Son goût pour le mystère, celui-ci ne fût-il que verbal, est goulé ; mystère, Orient, trésors, c'est une sorte d'aubaine à pleines mains, sur coup de baguette. Son mystique va au magique, son magique au fabuleux, un fabuleux de Fortunatus. Son Inde est surtout celle de Golconde. En lui se personnifie l'Orient-alibi. Orient de talismans et de pierreries, de libertés sans fond et de facultés à double fond, où la fortune et les bonnes fortunes, des conjurations de conspirateurs et celles de sorciers, peuvent renverser toute idée de murs en renouvelant quelques ameublements. Ces songeries poussées au fantastique, nous les retrouverons dans l'Orient d'un Théophile Gautier, dont elles marquent la limite. Il y a une Bibliothèque bleue en marge de la Renaissance

orientale ; et il y a la clientèle de l'occultisme. Il n'est pas dit que les annonces mêmes de textes débroussaillés, d'imbroglios linguistiques, de clés ajustées à des chiffres, ne donnent pas rendez-vous à une sympathie pour les trappeurs, à des histoires de savanes et de pistes : on verra le même écrivain, Edgar Poe, couvrir d'une atmosphère orientale son paysage poétique, et inventer le conte cryptographique.

Dans la partie jouée par l'orientalisme, les nouvelles indiennes de Joseph Méry sont une pièce qui compte ; de 1846 à 1869 se multiplient ses récits exotiques ; les *Damnés de l'Inde* ont six éditions jusqu'en 1868, la *Guerre du Nizam* en a dix-huit : or, c'est le même auteur qui traduit avec Nerval le *Chariot d'enfant*, joué à l'Odéon le 13 mai 1850 ; et pour la première représentation une foule extraordinaire s'entasse devant le théâtre. Jusqu'à nous s'est perpétuée la légende d'un Méry détenteur de l'Inde la plus authentique : « Si l'Inde n'existait pas, Méry l'aurait inventée », ses contemporains ne mettent guère d'ironie dans cet éloge : « Non seulement il la connaît parfaitement de loin, mais il n'y a qu'un homme au monde qui puisse se reconnaître dans cette formidable théogonie [...], c'est Méry [...]. Il n'y a pas un vers de Câlidasâ ou de Bavabhoûti qu'il n'achève lorsqu'on lui dit le premier mot », ainsi juge Gautier. Mais l'historien lui-même des orientalistes : « [...] Méry et Gérard de Nerval, deux poètes, l'un le plus hindou qui ait existé, l'autre le plus oriental du monde » (Dugat).

Bien des produits engraisent une idée qui monte : depuis 1804, les châles de l'Inde, imposés aux épaules de trois générations, chers à M. de Jouy, mêlent à la vie des salons et des familles des noms et des images d'Inde vivante, et c'est de cette Inde industrielle que s'ébahiront les premiers chroniqueurs d'Expositions universelles. Nous voici loin de l'indianisme ? je n'en suis pas sûr : l'Inde des Expositions frappe Gautier et Maxime Du Camp, Rimbaud n'oubliera pas celle de 1867. Michelet, dans son *Histoire du XIX^e siècle*, va se réjouir (II, p. 326) que « dans les *Rapports de la grande Exposition* » (probablement celle de 1867) il soit enfin rendu

justice à la valeur de la civilisation hindoue. Par lui encore il apparaît que telle anecdote peut croiser telle fantaisie pour mêler un savoir aux pensées des vivants : tandis que dans le répertoire de Méry s'installait le personnage du nabab, le convoi du dernier roi d'Aoude passait sous le ciel parisien, et Michelet notait en janvier 1856, « défilant sous la pluie, dans la boue [...], ce luxe indien, ces couleurs rose et jaune, mêlés d'or et d'argent, indignement souillés par notre hiver impitoyable ».

Il reste enfin de singulières liaisons entre un attrait de choses indiennes et un certain aspect mythique de la science ; je ne pense pas ici aux savoirs initiatiques ; lors des premiers contacts, les Européens se rappelaient tout ce que les mathématiques devaient au génie hindou ; de leur côté, nababs et « mogols » avaient ouvert leurs palais mystérieux aux Occidentaux qui leur apportaient des secrets astronomiques ou médicaux. Ces ordres de curiosité ne manquaient pas de caractériser les activités de la Société asiatique de Calcutta, à sa création. Comment celles-ci, d'autre part, pouvaient voisiner dans l'opinion et l'imagination avec le romanesque des recherches et des voyages, j'en relève un indice symbolique : en 1827, Peter Dillon, navigateur anglais, reprend l'enquête sur la disparition de La Pérouse ; à qui va-t-il demander de lui procurer une expédition ? à la Société asiatique de Calcutta. Et qui vient nous le rappeler ? Jules Verne, dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, I^{re} partie, chapitre XIX. Il réveille au passage l'ombre de Jean-Sylvain Bailly, ce grand curieux que l'astronomie, son métier, avait amené à dialoguer avec Voltaire vivant et mort, et en plusieurs volumes, sur les *shâstras* de Holwell et Dow ; pour ce savant, il fallait qu'il y eût, à l'origine des connaissances humaines, un peuple dont tous les suivants avaient dégénéré ; ainsi arrivait à mettre les Atlantes de Platon à cette place où, depuis que le sanscrit est réellement connu, on n'a pas cessé de supposer un secourable peuple indo-iranien. Déjà aussi, en 1777, Bailly, qui d'ailleurs avait beaucoup lu Court de Gébelin, plaçait (*1^{re} Lettre sur les sciences*)

« au nord de la terre » l'origine de mythes universels où seraient indiquées « les habitations successives du genre humain et sa marche du pôle vers l'équateur ».

Partout, d'ailleurs, l'attrait de l'Orient islamique continue de prédominer, et souvent, dans les trois patries de l'orientalisme, Angleterre, France, Allemagne, pousse celui de l'Inde : telle, l'influence des *Arabian Nights* et de Marco Polo sur Thackeray, Mathew Arnold, James Thompson. En 1824 l'étonnant roman de James Morier, *The Adventures of Hajji Baba of Ispahan*, bien davantage en 1959 la célèbre traduction des *Rubbayat* d'Omar Khayyam par Fitzgerald, laissent des traces profondes dans les mémoires. Pour l'Angleterre aussi joue l'attrait des Expositions universelles, dont elle prit l'initiative en 1851 ; dans leurs comptoirs s'étale tout un Orient à domicile ; et l'Inde intéresse vivement la métropole par ses possibilités industrielles ; une des questions irritantes qu'elle y vient agiter au long du siècle est de savoir si la conquête n'a pas tué dans la péninsule une activité traditionnelle d'artisans. La politique reste le plus actif intermédiaire : c'est ainsi qu'en 1857 la grande mutinerie, parmi les bruyants échos qui d'Angleterre s'en répercutent par toute l'Europe, devient pour Villemain en personne une raison de rendre à l'actualité un très chaleureux portrait de William Jones, juge, érudit et poète (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1857).